

Ces conflits s'élèvent surtout lorsque le paysan cherche, au-delà de la frontière, un travail mieux rétribué. Ainsi, en Grèce, on engage annuellement quarante à cinquante mille journaliers étrangers pour prendre soin des vignes. De même on eut besoin, durant plusieurs années, de milliers de bras pour les travaux hydrauliques de la Thessalie et de la Béotie, pour la construction des chemins de fer et pour le percement de l'isthme de Corinthe. En général, ces travailleurs venaient de la Macédoine. Ce fut une circonstance pénible pour un grand nombre de beys macédoniens; parfois la plupart des habitants mâles du village s'enfuyaient à l'étranger, laissant inculte une partie des terres. Cependant, leurs familles ne pouvaient les suivre et devenaient l'objet de la vengeance du propriétaire qui, ordinairement, les chassait, dans l'état le plus misérable, après avoir fait saccager leurs demeures. — Certain bey fut plus avisé. Il laissa ces familles vivre tranquillement dans leurs maisons, puis, dès que ses gardiens lui eurent annoncé, à l'automne, le retour des paysans émigrés, il parut au village accompagné de son escorte, et les fuyards durent lui remettre presque la totalité de leurs économies, comme indemnité de la rupture du contrat de travail. — Un troisième système de châtiment était encore plus simple. On avait appris au bey que les paysans partis à l'étranger avaient l'intention d'acheter, à leur retour, au moyen de leurs épargnes, des „tchifliks“, c'est-à-dire de petites terres où ils pourraient à l'avenir vivre en paysans indépendants, au sein de leur patrie. Ils revinrent donc vers l'hiver au village, et les gardiens du bey l'informèrent des ressources de chacun d'eux. Bientôt, ils se présentèrent chez le bey pour acquérir des tchifliks. Celui-ci y consentit et l'achat s'effectua, bien entendu, sans aucun acte officiel d'enregistrement, garantie absolument inconnue en Turquie. Ces „paysans libres“ cultivèrent ensuite leurs terres avec plus